

Editeur-proprétaire, A. COTÉ, à qui toutes correspondances, lettres, etc., doivent être adressées franco.

Toute annonce envoyée sans mention du nombre d'insertions, sera publiée jusqu'à avis du contraire.

La confédération de Papagos, composée de la réunion de plusieurs nations, réunissant dans son sein des Indios mansos et des Indios braves. Ceux-ci, bien que chasseurs et par conséquent nomades, avaient cependant au fond des forêts inexploitées ou où dans les gorges ignorées de la sierra Madre, leurs villages d'hiver, réunion de calli ou huttes en branchages enduites de boue, où, en cas de guerre, leurs femmes trouvaient un refuge, et qui leur servaient après une expédition à cacher le butin fait sur les Indiens vaincus.

Les Indiens gilenos, dont la nation puissante, composée de cent dix-huit tribus distinctes, ayant chacune son *totem*, ou élément particulier, forme la branche principale de la confédération des Papagos.

Les Gilenos sont essentiellement cultivateurs. A une époque qu'il serait impossi-

de préciser avec certitude, parce que les Indiens n'écrivent rien, mais dont la tradition est vivante parmi eux, la nation comanche, qui s'intitule fièrement la *Reine des Prairies*, et prétend, peut-être avec raison, descendre en ligne directe des Chichimèques, ces premiers dominateurs du Mexique, se divisa en deux parties à la suite d'un grand conseil tenu par les chefs, afin de terminer un différend qui menaçait de dégénérer en guerre civile. La moitié de la nation continua à errer dans les immenses prairies du Far-West, et conserva son nom de Comanche, les autres tribus allèrent se fixer sur les bords du rio Gila, abandonnèrent la chasse pour la culture des terres, tout en gardant leur indépendance, n'obéissant que nominale aux Espagnols et aux Mexicains, et finirent par être appelés Gileños, du nom du fleuve où ils s'étaient établis dans le principe. Mais bien que séparées, les deux parties de la nation Comanche, continuèrent à entretenir entre elles des relations amicales, se reconnaissant issues de la même souche, et se prêtant aide et secours chaque fois que l'exigeaient les circonstances.

Les Gileños conservèrent précieusement la foi de leurs pères, gardèrent leurs coutumes, celle, entre autres de s'abstenir de liqueurs fortes, particulièrement assez singulière pour que nous la citions, et ne souffrirent jamais que le gouvernement mexicain installât chez eux ce système de vexations et de rapines sous lequel il courbe sans pitié les autres Indiens Mansos.

Les villages des Gileños se distinguent entre tous les autres par leur construction

La Main-Ferme avait montré au mayor-
om des grappes de maisons étagées, et
pour ainsi dire suspendues aux flancs de la
colline; mais ces maisons n'avaient été
construites que temporairement, et, en cas
d'attaque du village, elles devaient être
immédiatement abandonnées.

La colline, par suite sans doute d'une de
ses convulsions de la nature, si communes
dans ces régions, se trouvait séparée en
deux parties par une quebrada ou fêlure
d'une profondeur énorme, qui servait de
lit à un torrent impétueux.

De chaque côté de cette quebrada, les
indiens avaient bâti une énorme construc-
tion de forme pyramidale, de plus de quatre-
vingts mètres de hauteur. Ces deux espèces
de tours contenaient les logements des ha-
bitants, leurs greniers et leurs magasins
d'armes; plus de huit cents personnes,
hommes, femmes et enfants, demeuraient
dans ces bâtiments singuliers, reliés entre
eux, au sommet, par un pont de lianes, jeté
hardiment sur l'abîme.

On ne pénétrait dans ces tours qu'au
moyen d'une longue échelle, enlevée cha-
que soir; car, dernière et essentielle précau-
tion, en cas de surprise, les portes étaient
une hauteur de vingt mètres du sol.

Rien de curieux et de pittoresque comme
l'aspect qu'offrait de loin cet étrange vil-
lage, avec ses deux tours massives, n'ayant
pour escaliers que des échelles, le long
desquelles on voyait continuellement

—Depuis quelques jours seulement, pour l'abus de sûreté et afin de mettre le village de l'abri d'un coup de main, les chefs avaient fait creuser un fossé profond et crever une palissade de pieux reliés entre eux par des lianes. Les Indiens avaient pris cette précaution afin d'empêcher que leurs chevaux, sur lesquelles ils comptaient surtout pour assurer le succès de l'expédition qui se préparait, ne leur fussent enlevés par surprise, ainsi que cela arrive trop souvent sur la frontière.

Les voyageurs furent conduits en grande pompe, et toujours escortés par les chefs du village, jusqu'à la place où s'élevait d'un côté l'Arche du premier homme, et, de l'autre, le grand calli médecine, où luttait un conseil.

Pendant le trajet, le mayordomo avait pu apercevoir dans la foule quelques individus appartenant à la race blanche, et s'en envira à son compoignon.

—Vous ne vous êtes pas trompé, répondit celui-ci, plusieurs Mexicains habitent ce lieu et trafiquent avec les Indiens ; cela ne doit pas vous surprendre ; vous savez que les Gilenos sont mansas ; allez, venez un moine.

—En fait, en ce moment, un moine : traversant la place en distribuant à droite et à gauche des bénédictions aux Indiens, qui semblaient fort peu s'en soucier.

—Ces dignes frayles, continua le chasseur, mènent ici une existence assez nonnada ; malgré le soin qu'ils prennent, ils ne peuvent réussir à faire des prosélytes.

Les Comanches sont trop attachés à leur religion pour en accepter une autre ; cependant, comme ils sont trop sauvages pour être intolérants, ajouta-t-il avec ironie, ils laissent liberté entière à ces pauvres moines, sous la condition expresse, toutefois, que ceux-ci ne se mêlent en rien de leurs affaires ; ils leur ont même permis d'élever une chapelle, pauvre église bien simple, dans laquelle vont parfois prier quelques aventuriers de passage ici, car les habitants du village n'y mettent jamais les pieds.

— J'irai, moi, dit Paredès.

— Et vous aurez raison ; du reste, je rendrai cette justice au quatre moines qui, par amour du prosélytisme, se sont confinés avec une admirable abnégation dans ce coin ignoré du monde, de constater qu'ils jouissent d'une excellente réputation, font tout le bien qu'ils peuvent et sont généralement aimés et respectés de la population, élogé d'autant plus beau à faire à ces religieux, que le clergé mexicain ne jouit pas d'une grande réputation de sainteté.

— Mais maintenant que la guerre est déclarée, que deviendront ces moines ?

— Que voulez-vous qu'ils deviennent ? ils resteront paisiblement ici sans craindre ni insultes ni vexations ; si sauvages que soient les Indiens, ils ne le sont pas encore assez, croyez-le bien, pour faire retomber sur des innocents les fautes des coupables.

— Pardonnez-moi, Main-Ferme, de vous faire observer que je remarque avec peine, dans la façon dont vous exprimez, une certaine aigreur qui me semble injuste ; les sympathies secrètes d'un homme de cœur

ne doivent, dans aucun cas, le rendre partial.

—J'ai tort, en effet, mon ami. Lorsque vous me connaîtrez mieux, vous serez indulgent, je n'en doute pas, pour cette amertume que, malgré moi, je mets souvent dans mes paroles : quant à présent, restons-en là, d'autant plus que nous voici arrivés à la place, et que d'autres soins plus urgents réclament notre attention.

La place où en effet arrivaient en ce moment les voyageurs, formait un carré long et s'élevait en pente douce jusqu'au pied de la tour de gauche du village : plusieurs rues venaient y aboutir, et les maisons construites de chaque côté avaient une certaine apparence de propreté et de confort qu'on ne rencontre que rarement dans les centres de population indienne, et qui se ce pueblo eût été habité par des blancs créoles, lui eût évidemment valu le titre de ciudad, ou ville.

Devant la maison du conseil se tenaient trois hommes qu'à leurs chapeaux de poil de vigogne entourés d'une goilala en or et à la longue canne à pomme d'argent ressemblant à celle de nos bedeaux, et qu'ils tenaient de la main droite, il était facile de reconnaître pour les principaux chefs du village.

(A continuer.)

GUSTAVE AIMARD.

(A continuer.)

GUSTAVE AIMARD

serait plus de barils de cognac que je n'aurais pu en boire pendant une année, dans le monde entier.

Les magasins s'avançant jusqu'à l'eau, et les vaisseaux pénétrant quelquefois jusqu'au milieu des magasins. En vous penchant à une fenêtre, vous vous éborgez à une vergue, et en sortant par une porte vous vous cognes contre une poutre qui semble s'avançant pour la battre en brèche. Partout à l'horizon s'étend un incalculable enlacement de mâts, d'agrès, de cordage et d'épaves, et de la rive aux navires courent une multitude de rampes, d'escaliers, d'échelles, de cales de tout genre. Puis, quand vient l'heure de la marée, qui se fait sentir dans la Tamise comme dans un bras de mer, les barques naviguent dans les cours, métamorphosées en bassins.

Rien n'est surprenant à voir comme la population des Docks. Dans ces ouvriers à la robuste carrure on retrouverait des déshabillés du monde entier. Toutes les épaves viennent échouer là. A la fin de la journée, on ne laisse pas sortir un homme sans l'avoir fouillé. Les environs du Dock sont un peu des plus fournis et les plus tannés de Londres. Ils abondent en rues étroites, étroites, étroites, dans des maisons garnies sont habitées de haut en bas par des porteurs d'eau, d'écumeurs de sels, des portefaix, des pauvres diables exagés, des miliciens et une foule de tristes diables qui peuvent donner lieu à un fluide cosmique la Tamise.

La Tamise vend des provisions de mer; des disques de mat loient des ardoises de tous les vendeurs; les marchands de ferraille vous offrent des restants et des bouillottes. Vous ne pouvez faire dix pas sans vous croiser avec un policeman du flâneur, car le flâneur a ses policemen spéciaux comme la terre ferme. Des multitudes de tavernes, pisades sous le patronage de l'amiral Nelson ou du Joyeux matelot, offrent le gin et le stout aux passants, et par les portes entr'ouvertes on entend des voix mâles qui chantent: *Dear Joe ou bien: O Britannia, the pride of the Ocean!*

Le charme de Londres—et c'est à peu près le seul, hélas!—est dans ses grands parcs. Indépendamment de Regents' Park, qui s'étend au nord-ouest de la ville sur un développement de 163 hectares, Londres en a trois ou quatre qui se tiennent et qui se continuent l'un l'autre, forment dans West-End la plus admirable ligne de promenades que puisse se vanter de posséder une ville quelconque. Les Anglais ne sont pas si bêtes que les vandouillistes parisiens le prétendent; ils se gardent bien de toucher à ces parcs, sachant qu'ils sont les poumons de l'agglomération de Londres. Ce sont pourtant des gens pratiques, qui n'aiment point le terrain perdu, mais ils trouvent sans doute que la santé et l'hygiène sont des choses pratiques aussi.

CANADA.

QUÉBEC, 10 AOUT 1898.

La Gazette, de Montréal, félicite la législature de Québec de s'être occupée, à la dernière session, des écoles d'industrie et des maisons de réforme. Les vœux philanthropiques de notre conférence s'accordent parfaitement avec les nôtres et nous voyons avec plaisir les efforts qu'il déploie pour engager les citoyens de Montréal, et surtout les protestants, à fonder un établissement destiné à recevoir les vagabonds que des circonstances malheureuses condamnent à passer leurs jeunes années, loin de tout enseignement.

Nous savons que, grâce à l'énergie de M. l'abbé Ramsay, la ville de Montréal posséderait bientôt un établissement où seraient placés les jeunes délinquants qui glissent sur la pente du vice et menacent de devenir plus tard, si on ne les arrête aujourd'hui, les fléaux de la société.

Les protestants ne voulant pas rester en arrière, prennent des mesures pour ouvrir une école d'industrie en rapport avec une prison de réforme. Notre conférence fait remarquer que cette sollicitude pour cette classe de malheureux jeunes gens n'existe encore, en Canada, que dans la province de Québec.

L'INTERCOLONIAL.

M. Walsh, un des commissaires du chemin de fer intercolonial est à Outaouais. Ses collègues et lui se déclarent pleinement satisfaits de l'état des travaux. La nouvelle qu'ils vont demander des souscriptions cette semaine, pour quatre sections, est exacte.

M. l'abbé Baile, supérieur de Saint-Sulpice, et M. l'abbé Lenoir sont arrivés en cette ville ce matin.

Chemin de Lévis à Kennébec.

Le Conseil-de-Ville de Lévis a fait son devoir noblement, et ce dont nous le félicitons de tout cœur. La confiance que nous avions dans l'esprit de patriotisme et d'entreprise de ses membres, n'a pas été trompée.

A une séance spéciale, hier soir, ils ont voté une somme de \$50,000, destinée à aider à la construction du chemin de Lévis à Kennébec. Nous nous empressons de publier la résolution qui nous apporte cette heureuse nouvelle.

Proposé par M. Benjamin Huot dit St. Laurent, secondé par M. Robert Demers: «Que la Corporation de la ville de Lévis soucrive une somme de cinquante mille piastres (\$50,000) au fonds social de la compagnie du chemin de Lévis à Kennébec, et qu'à cette fin il soit préparé de suite un règlement contenant les dispositions requises par la loi, et qui devra être approuvée par les propriétaires de cette ville, tel que prescrit par la loi.»

Les membres présents étaient MM. Ls. Carrier, maire, M. Huot, Edouard Demers, Robert Demers, Simon Thompson, Louis Bégin.

Voilà un bon exemple que les municipalités intéressées à l'entreprise se feront un devoir d'imiter. Nous les engageons vivement à prendre ce parti. Ce n'est pas un placement risqué, mais une excellente af-

faire, dont elles bénéficieront avant longtemps et dont elles retireront de beaux profits. Aussi, nous nous attendons avant peu à apprendre que les différentes paroisses des comtés de Dorchester et de Beauce, suivent la ligne de conduite que leur a tracée Lévis. L'entreprise nous paraît bien lancée; le branle est donné et il est tout probable que l'on surmontera facilement les difficultés qui pourraient se présenter.

Un rapport constate que les revenus des chemins de fer pour le mois de juin, sont de \$100,000 plus considérables que pendant la même période l'an dernier.

Les canonnières Espagnoles.

La nouvelle de la saisie des canonnières espagnoles en construction à New-York a éclaté avant-hier comme un coup de foudre, dans les cercles politiques, et elle est aujourd'hui l'objet de tous les commentaires. La presse favorable à la révolution cubaine fait grand honneur de cette mesure à la politique du Président, et déclare sans rire que ces canonnières ont été saisies parce qu'elles étaient destinées à agir contre le Pérou, avec qui l'Espagne est en état de guerre.

Il n'y a pourtant là qu'une pauvre comédie, un acte d'insigne faiblesse compliquée d'hypocrisie diplomatique. Nous avons montré dix fois à quel point le gouvernement des Etats-Unis était dans une fausse position entre ses prétentions envers l'Angleterre et ses sympathies envers Cuba. C'est pour sortir de cet embarras qu'il vient d'imaginer l'imbroglio que voici.

Permettre aux Cubains d'armer ici des expéditions militaires contre le gouvernement espagnol, c'est violer les lois de la neutralité internationale et se compromettre vis-à-vis de l'Angleterre. Il a donc fallu empêcher les expéditions filibustières.

D'un autre côté, laisser construire, armer et expédier des canonnières pour le gouvernement espagnol en vue de réduire la révolution cubaine, c'est faire la partie plus belle au gouvernement qu'à la révolution. On crie à l'injustice, et l'on n'a pas absolument tort, au point de vue philosophique. Mais c'est là le mauvais côté des situations fausses. Elles n'ont d'issue que sur des expédients compromettants. Ainsi les Etats-Unis, faute d'une politique valable, se trouvent dans un embarras d'où ils ne peuvent sortir à leur honneur. D'un côté ils ne peuvent bien ne pas permettre aux Cubains de s'organiser sur leur territoire contre l'Espagne; mais ils ne peuvent pas davantage, moralement, permettre à l'Espagne de prendre leur territoire pour base de leurs opérations contre les Cubains.

Comment, cependant, à quel titre empêcher l'Espagne de faire fabriquer des canonnières aux Etats-Unis? Tant que les insurgés ne sont pas reconnus comme belligérants, l'Espagne n'est pas en guerre contre eux dans le sens international; elle est donc dans la position d'une puissance quelconque, à l'état de paix, faisant des commandes à l'industrie privée, en pays étranger, pour les besoins de sa flotte ou de son armée. Il suffirait, il est vrai, de reconnaître les droits de belligérants aux insurgés pour légitimer la saisie; mais là se trouve la difficulté. Il ne faut pas se compromettre vis-à-vis de l'Angleterre.

La situation, comme on voit, est épineuse, et c'est ici que se manifeste l'habileté de l'évolution qui vient de se produire.

Les Cubains, il est vrai, ne sont pas à l'état de belligérants. Mais on se souvient qu'il y a une vieille guerre, qui n'a pas encore été réglée entre l'Espagne et le Pérou. Il y a bien tantôt trois ans qu'on n'en a plus entendu parler; mais cela n'arrive, ça existe. Or, le Pérou est en paix avec les Etats-Unis, et les Etats-Unis peuvent supposer que c'est contre lui que sont dirigées les canonnières espagnoles. Quelle heureuse découverte! C'est le ciel qui l'envoie. Les Etats-Unis sont trop pénétrés de leurs devoirs comme puissance neutre pour permettre que l'Armada espagnole sorte de leurs eaux pour aller bombarder le Callao... et en avant le marshall Barlow! La farce est jouée, et M. Grant met Cuba à l'abri de la flotte espagnole, en faisant un acte éclatant de neutralité vis-à-vis du Pérou.

Le gouvernement américain a mis beaucoup de temps à trouver cette ingénieuse combinaison. Il a attendu que les canonnières fussent arrivées à un état avancé d'exécution; qu'un million en ait été envoyé et dépensé pour les payer, à raison de \$400,000 tous les vingt jours; et que tout le monde ait fait son profit de la proie convoitée en fin de compte par le gouvernement. Autant aurait valu dès le commencement faire savoir au gouvernement espagnol et aux entrepreneurs qu'on ne laisserait pas achever l'entreprise. C'est été plus loyal. Mais on aurait perdu l'occasion de faire une forte brèche dans les ressources de l'Espagne—qui n'en a pas trop,—et aussi celle d'un coup de filet qui a son prix.

Les Etats-Unis ont vendu leurs monitors au Pérou, qui, alors comme aujourd'hui, était en guerre avec l'Espagne.

Pourquoi n'est-il pas permis aujourd'hui de vendre des canonnières à l'Espagne, sous prétexte qu'elle est en guerre avec le Pérou?

Il semble que dans les deux cas les lois de la neutralité doivent prescrire la même chose. Nous serions bien aises qu'on nous expliquât la différence.

Les Etats-Unis, il est vrai, ont fait une réserve en vendant leurs monitors au Pérou; c'est qu'ils ne seraient employés ni contre l'Espagne, ni contre les possessions espagnoles avant d'avoir touché un port péruvien. Rien de mieux. Eh bien! l'on concevrait qu'il fit au gouvernement espagnol la condition de ne se servir de ses canonnières, dans sa guerre contre le Pérou, qu'après les avoir conduites en Espagne.

Qu'il fasse ainsi, il sera dans son droit et personne n'y trouvera à redire. Mais qu'il saisisse les canonnières après les avoir laissées ouvertement, publiquement construire dans ses ports, il n'échappera pas au légitime reproche d'avoir pris une voie détournée et injuste pour contrecarrer le gouvernement espagnol, n'osant afficher hautement, appuyer officiellement ses sympathies, ce qui est la seule politique digne d'une grande nation.—*Courrier des E.-U.*

Nous avons déjà publié quelques détails biographiques sur les hommes que les der-

nières réformes en France viennent d'appeler au pouvoir. A ces renseignements nous ajoutons ceux que l'on va lire et que nous empruntons à un journal belge:

«M. de Forcade reste à l'intérieur, et la signification de son nom est assez connue pour n'avoir pas besoin d'être précisé davantage.
«M. Duvergier, qui succède à M. Baroche, comme ministre de la justice et des cultes, est un ancien avocat qui a eu des jours éclatants au barreau, où il était surtout renommé pour sa connaissance approfondie du droit. Ce n'est point un jeune, car il n'a pas moins de 77 ans; c'est s'y prendre un peu tard pour arriver au ministère, et le nouveau garde des sceaux aura sans doute beaucoup de peine à soutenir la tribune des luttes orageuses et prolongées. Il a été bâtonnier de l'Ordre des avocats à Paris, et il est entré il y a quatre ans au conseil d'Etat, dont il était un des lumières.—On ne sait pas encore, mais le remplaçant comme président de section, mais on parle beaucoup de M. Gerlier.
«Je n'ai rien à vous dire de M. Magné, qui garde les finances, du maréchal Niel et de l'amiral Rigault de Genouilly, qui restent, le premier à la guerre, le second à la marine. Ils sont suffisamment connus du lecteur. M. Gressier voit son portefeuille coupé en deux. Il demeure aux affaires avec les travaux publics seulement, et l'on dit que le crédit de M. Chaux d'Est-Ange, son beau-père, a beaucoup contribué à l'y maintenir non moins que l'amitié de M. Rouher.
«L'autre moitié du portefeuille, comprenant l'Agriculture et le Commerce, est donnée à M. Alfred Le Roux, premier vice-président du Corps législatif. M. Le Roux a 54 ans; il a d'un opulent banquier et financier distingué lui-même, il s'est toujours beaucoup occupé des questions d'affaires. C'est un homme capable, fort honnête et catholique dans toute la force de l'expression. Il suffit de dire qu'il est étroitement lié avec l'évêque d'Orléans, à la disposition duquel il met chaque hiver sa belle villa de Nica. M. Le Roux fait partie du Corps législatif depuis le second Empire.
«On dit que le groupe constitutionnel libéral se propose de porter M. Buffet à sa place comme vice-président de la Chambre. Ce sera à coup sûr un choix excellent.
«Le prince de la tour d'Auvergne qui reçoit le portefeuille des affaires étrangères, est un des diplomates les plus jeunes. C'est le frère aîné de l'archevêque de Bourges. Il passe pour être animé des intentions les plus droites en général et des sentiments les meilleurs à l'égard du Saint-Siège en particulier. Seulement, on le dit d'un caractère un peu faible et dépourvu de tout talent de parole.
«Il y a, ainsi qu'il était facile de s'y attendre, un petit bout de surprise dans les nominations publiées au Journal officiel: c'est l'avènement tout à fait inattendu de M. Bourbeau au ministère de l'Instruction publique, en remplacement de M. Duruy. M. Bourbeau a 58 ans. C'est un ancien avocat et un ancien bâtonnier du barreau de Poitiers. Il était en même temps professeur à l'école du droit de cette ville, où il jouissait de la réputation d'un bon jurisconsulte. Maire de Poitiers et député de cette ville sous la République, il avait repris sa chaire de professeur et sa place au barreau depuis le second empire; et ne songeait nullement à rentrer dans la politique, lorsque, au mois de mai dernier, l'administration, redoutant les succès électoraux de M. Thiers à Poitiers, où il était ouvertement soutenu par Mgr. Pie, archêve de Bourges de sa retraite, le nomma avec énergie et réussit à le faire nommer député de la Vienne. C'est ce qui lui valut l'honneur de recevoir aujourd'hui un portefeuille auquel il ne songeait guère il y a deux mois.
«M. de Chasseloup-Laubat, qui succède à M. Vuitry comme président du conseil d'Etat, a déjà occupé des fonctions publiques qui l'ont mis suffisamment en lumière. Ancien député sous Louis-Philippe, sous la République et sous le second Empire, il a été conseiller d'Etat et ministre de la marine.

L'examen de l'Ecole-Moyenne des Eclaireurs.

Lundi, le 2 août, dès les sept heures du matin, les bons habitants de la paroisse des Eclaireurs avaient revêtu leurs habits de fête, et une douce gaieté se lisait sur tous les visages.
On chanta le saint patron de la paroisse, il y a grand'messe; d'innombrables à un vénérable vieillard. «Non, monsieur, nous répondit-il, mais c'est aujourd'hui l'examen de notre excellente école, et nous y assistons tous; nous aimons à être témoins des progrès qu'y font nos enfants.» C'est très-bien, lui répondîmes-nous, et bientôt nous vîmes hommes, femmes et jeunes gens entrer et prendre place dans la maison d'école; nous fumes comme eux, et bonne chance fut pour nous; car nous fumes témoins d'une belle, bien belle petite fête littéraire.
Parmi les nombreux auditeurs, on remarquait entre autres le Rev. M. L. F. Bernard, le digne curé du lieu, qui présidait l'assemblée. M. l'inspecteur Jeanne, M. le Dr. Larose, MM. les instituteurs de l'école et leur vénérable secrétaire, M. Dussault, et plusieurs autres personnes distinguées des paroisses environnantes, amies de l'éducation.
Les 127 jeunes enfants, qui fréquentent l'unique école de cette petite localité, lors des matières qu'ils avaient apprises, paraissaient radieux et satisfaits d'eux-mêmes dans leurs réponses toujours heureuses à la grammaire, l'analyse, l'histoire, la géographie, le calcul mental et l'arithmétique: M. Jeanne fut fort étonné par ces deux dernières sciences; il fit de la manière à faire honneur aux élèves, car tous répondirent avec assurance; et ses nombreuses questions furent résolues avec une incroyable promptitude, tant ces jeunes enfants sont familiers avec le catéchisme de leur école, et cependant plusieurs des questions paraissent fort embarrassantes pour un bon nombre des auditeurs.
L'enseignement de la calligraphie ne laisse rien à désirer, car les nombreux cahiers qui furent exhibés offrirent toute une magnifique écriture, et l'on dirait qu'elle est de la même main tant elle est uniforme. La lecture de quelques compositions par les élèves les plus avancés dénotait chez eux un goût tout à fait exquis et bien prononcé pour la littérature.
La séance du matin n'a pas duré moins de trois heures et demie, celle de l'après-midi pas moins de quatre heures. A ces deux séances, quelques élèves déclenchèrent avec savoir-faire de belles poésies, dont deux de compositions caennaises, de jolis petits drames furent aussi joués, et l'on admira beaucoup une petite pièce intitulée: «Le martyre de St. Etienne», dont les trois principaux personnages, «St. Etienne», «Dieu Céline Gelin», «une jeune mariée», «St. Etienne», «Dieu Orléans Pagot», «Faust», «sœur de St. Etienne», «Dieu Alida Denis», se firent surtout remarquer par leur belle dictionnaire. Il était beau de voir la jeune vierge romaine, vêtue de blanc, à genoux, et priant avec ferveur qu'il pût au ciel de lui accorder l'insigne faveur du martyre, et suppliant le Dieu des chrétiens de dessiller les yeux de sa tendre mère et de sa bonne sœur, encore payennes; puis volant au martyre, sa prière est exaucée. L'auditoire était visiblement ému. Après le discours de remerciement prononcé par des jeunes élèves, M. le curé fit la distribution des prix, composés de beaux livres dus à la générosité de MM. les commissaires, de T. Brousseau, écuyer, M. P. P. et de quelques autres personnes, amis de l'éducation. Plusieurs couronnes dues au travail intelligent de l'institutrice, furent décernées aux premières élèves.
M. le curé se levant au milieu d'un profond silence, écrivit en termes chaleureux les parents pour l'encouragement qu'ils leur ont fait instruire leurs enfants; ces derniers pour les progrès qu'ils avaient faits, il félicita surtout l'institutrice, Mlle Adèle Vallières pour le zèle qu'elle déploie dans l'exercice de ses fonctions. M. Jeanne, dans un discours bien approprié, fit l'éloge des bonnes écoles, et démontra d'une manière claire, qu'on ne saurait trop les encourager. Il complimenta les Diles Vallières pour leurs succès dans l'enseignement; il félicita aussi les élèves pour les beaux prix qu'ils avaient si bien mérités.—*Communiqué.*

PAR VOIE TÉLÉGRAPHIQUE.

Le comité conjoint des congresses anglo-américains du télégraphe, aéronautique, et les directeurs de la compagnie du télégraphe de New-York, Terre-neuve et Londres, ont fait une nouvelle réduction dans le tarif entre une partie quelconque du royaume uni de la Grande Bretagne et d'Irlande, et New-York, à commencer mardi, 10 août. Le taux à l'avenir sera de trente shillings sterling ou sept piastres et demie en or pour 10 mots; et trois shillings sterling ou six piastres cinquante cents en or pour chaque mot en sus. Les messages de la presse s'expédieront pour la moitié de ce taux.

Madrid, 9 août.
L'Impératrice d'Espagne a renforcé de 20,000 hommes sa garnison de Cuba en septembre.

Les Cortes se réuniront en octobre et la première question dont elles s'occuperont sera d'élire un roi.

Plusieurs agents carlistes ont été arrêtés en cette ville la nuit dernière.

Madrid, 8 août.
On signale des escarmouches entre les troupes et les bandes carlistes dans la Catalogne. Le chef des insurgés a fui en Portugal.

Pacha, 8 août.
Il est bruit au Caire que Ismail Pacha se rendra à Constantinople sur l'invitation du Sultan.

Le Sénat est favorable au projet des réformes. Un décret impérial a nommé l'amiral Rigault de Genouilly aux fonctions de ministre de la guerre, pendant la maladie du maréchal Niel.

Le départ de l'Impératrice pour l'Orient est fixé au 24 août.

Shelbyville, Ky., 8 août.
Les observations faites, hier, ont été très-satisfaisantes. Le professeur Winkler a fait une découverte importante. Il y avait onze lignes brillantes dans le spectre des protubérances du soleil; on n'en avait observé que cinq seulement jusqu'ici. Il a aussi observé une pluie de météores entre la terre et la lune.

Des photographies du soleil ont été prises en différents temps pendant les observations partielles. De belles flammes rouges ou des protubérances solaires ont été visibles à l'œil nu. Arcturus, Rega, Venus et Mercure ont été visibles à l'œil nu pendant toute la phase totale.

Chicago, 7 août.
L'éclipse à Springfield a été importante et sublime. Cent photographies du soleil ont été prises. Quand l'éclipse a été totale, le ciel et la terre ont été d'un aspect d'une sublimité incomparable; on voyait une couronne brillante au centre d'un anneau d'or et de la lune, répandant des rayons de lumière dans toutes les directions, et tout l'horizon était illuminé de la même couleur.

Le défaut d'un homme d'âge assez avancé, chef de famille averti, qui connaissait de près les affaires de la famille et qui paraissait avoir mis le trouble dans la famille. Ce ne serait qu'à la suite d'infirmités que Bélanger aurait quitté sa femme. Des lors, Bélanger commença à prendre sa pension chez la femme Bélanger, à y passer quelquefois même la nuit.

Cette conduite irrita le mari offensé et il avertit plusieurs fois le défunt que s'il continuait ses visites il lui arriverait malheur. Bélanger n'en tint compte. Enfin en entrant dans la maison louée par sa femme, Bélanger apercevant Labonté, le roua de coups et le laissa étendu mourant sur le plancher.

Dans les témoignages produits à l'enquête du coroner, il y a beaucoup de contradictions. Ainsi tandis que Narreau prétend que Bélanger frappa le défunt au moment où celui-ci se levait pour empêcher le premier de toucher sa femme, Narreau prétend qu'elle était absente au moment de la querelle et que jamais son mari n'a levé la main contre elle. Les relations entre le défunt et celle-ci sont prouvées par son propre aveu et le témoignage de son garçon, enfant de huit ans.

Enfin le docteur croit que la mort n'a pas été causée par des coups de pieds ou de poing mais par un bâton ou quelque instrument semblable, tandis que tous les témoins s'accordent à dire que le prisonnier ne s'est pas servi de morceaux de bois.

Quand tous les témoins furent entendus, le jury délibéra durant quelques minutes et rapporta un verdict de meurtre prémédité contre Adolphe Bélanger, qui fut recouvert en prison pour y attendre son procès qui aura lieu aux assises criminelles du 24 septembre. Les témoins ont reçu ordre de se tenir prêts à comparaître à la même époque.

—*Nouveau-Monde.*

—Au dernier voyage de l'Empereur à Rouen, un brave capitaine de la garde nationale, M. G..., fut décoré. Sachant qu'il serait appelé près du souverain, il avait préparé un discours. «Sire, dit-il, c'est entre nous à la vie, à la mort; j'ai servi votre oncle fidèlement, j'ai reçu deux blessures, l'une à la cuisse et l'autre à la jambe.»

—L'Impératrice de rite.

Inutile de vous dire que le capitaine en question fut arrêté dans sa peroration.

—Deux jeunes têtes s'arrêtaient devant un prétre noir du plus bel élène, arrivé depuis quelques jours à Paris.

—Tiens! il n'est rien que ça noir! s'écria Polyte.

—Tu vois donc pas que c'est pour faire les entretiens! répond son camarade.

—Encore une étoile qui file...

Reflexions philosophiques sur l'éclipse du soleil.

1
Le soleil éclaire le monde
Par son éblouissant flambeau.
Sans lui, l'obscurité profonde
Régnerait comme en un tombeau.
Hier palissait sa lumière
Vers le déclin de sa carrière,
Comme engourdi par le sommeil,
Là-haut se voilait le soleil.

2
De la lune le disque sombre,
Dans l'éther suivant son essor,
Vint intercepter par son ombre
Le grand globe aux rayons d'or.
A travers la vaste étendue
Des témoins pénétrait la vue;
Un verre noir, simple appareil,
Servait à lorgner le soleil.

3
Dans les ténèbres d'un autre âge,
Ce phénomène redouté
Montrait un sinistre présage
Aux regards de l'humanité;
Mais le progrès de la science
Bannit cette folle croyance.
De nos jours, plus d'effroi pareil
Pour une éclipse du soleil.

4
L'astronome indique d'avance
Le flux et le reflux des mers;
Il calcule le poids immense
L'orbite des globes divers.
Observant leur marche lointaine,
Il sait, d'une façon certaine,
L'heure où du lever vermeil,
Soit de l'éclipse du soleil.

5
On vit briller comme des astres
Ici-bas d'heureux conquérants;
Mais parfois d'effrayants désastres
Suivent les exploits les plus grands.
Tel qu'à cette heure, sur le globe,
L'éclosion de la grande enverme,
Bientôt dans la nuit sans réveil,
Tombe... autre éclipse de soleil!

6
L'âme, cette étoile qui guide
Chaque mortel sur son chemin,
Aujourd'hui lui tend son égide
Et le laisse aller demain.
Quand le corps penché sur la tombe,
Sous la faux de la mort succombe,
Et le dard de l'éternel sommeil
Et ne verra plus le soleil.

backs et mis son projet à exécution. Il s'endormait dans un régnement, touchant la prime qui était quelquefois de \$1,000 et s'acquiesçait pour jouer le même tour plus loin. Il devint ce que l'on appelait un *Bounty jumper* émérite. On nous dit qu'il qu'il a la Nouvelle-Orléans, s'enfuit d'une récompense considérable à quiconque lui ramènerait le voleur d'argent.

Vuilles ses exploits dans la guerre américaine. Mais l'amour de la patrie et le désir d'échapper à une condamnation à mort, le ramènèrent en Canada.

Mais on lui fit une mauvaise réception, et les juges l'envoyèrent expier un ancien méfait au pénitencier à Kingston. Après quatre ans de réclusion, Bis Bellevue repartit à Québec, vivant comme par le passé, et toujours surveillé par la police. On connaît ses derniers coups de main. Arrivé sous soupçon, prévenu d'avoir volé le coffre-fort du Grand-Tronc, il fut juché à la prison de Québec, mais rien ne put le retenir ce terrible pensionnaire.

Il s'échappa deux fois d'abord. Il continua son métier, se fait prendre par la police de Montréal et écroué de nouveau à Québec il s'échappa une troisième fois.

On le fit exiler aux Etats-Unis. On appela qu'il a adressé à un homme de police les lignes suivantes:

«Je suis à la frontière; ma santé est très-bonne; je souhaite que la votre soit de même. Dites au gélier, M. McLaren, que je le remercie de ses bons soins et que je suis content de ne plus manger de la soupe du gouvernement. Portez-vous bien.

«Votre ancienne connaissance,
«Bis BELLEVUE.»

—Le vapeur *Nectarin*, parti de Québec, le 31 juillet, est arrivé le 8 août à Derry.

—Le vapeur *Clyde* part demain matin à 7 heures pour Tadoussac, arrivant à la Baie Saint Paul, aux Eboulements, à Murry Bay et à la Rivière du Loup.

—Nous avons raconté, samedi dernier, le meurtre du nommé Louis Labonté par Adolphe Bélanger, dans une maison de la rue Queen. Voici de nouveaux détails que l'enquête a révélés.

Le meurtrier est un charrier, chef d'une famille de trois enfants, deux filles et un garçon. Il vivait depuis deux ans séparé de sa femme.

Le défunt était un homme d'âge assez avancé, chef de famille averti, qui connaissait de près les affaires de la famille et qui paraissait avoir mis le trouble dans la famille. Ce ne serait qu'à la suite d'infirmités que Bélanger aurait quitté sa femme. Des lors, Bélanger commença à prendre sa pension chez la femme Bélanger, à y passer quelquefois même la nuit.

Cette conduite irrita le mari offensé et il avertit plusieurs fois le défunt que s'il continuait ses visites il lui arriverait malheur. Bélanger n'en tint compte. Enfin en entrant dans la maison louée par sa femme, Bélanger apercevant Labonté, le roua de coups et le laissa étendu mourant sur le plancher.

Dans les témoignages produits à l'enquête du coroner, il y a beaucoup de contradictions. Ainsi tandis que Narreau prétend que Bélanger frappa le défunt au moment où celui-ci se levait pour empêcher le premier de toucher sa femme, Narreau prétend qu'elle était absente au moment de la querelle et que jamais son mari n'a levé la main contre elle. Les relations entre le défunt et celle-ci sont prouvées par son propre aveu et le témoignage de son garçon, enfant de huit ans.

Enfin le docteur croit que la mort n'a pas été causée par des coups de pieds ou de poing mais par un bâton ou quelque instrument semblable, tandis que tous les témoins s'accordent à dire que le prisonnier ne s'est pas servi de morceaux de bois.

Quand tous les témoins furent entendus, le jury délibéra durant quelques minutes et rapporta un verdict de meurtre prémédité contre Adolphe Bélanger, qui fut recouvert en prison pour y attendre son procès qui aura lieu aux assises criminelles du 24 septembre. Les témoins ont reçu ordre de se tenir prêts à comparaître à la même époque.

—*Nouveau-Monde.*

—Au dernier voyage de l'Empereur à Rouen, un brave capitaine de la garde nationale, M. G..., fut décoré. Sachant qu'il serait appelé près du souverain, il avait préparé un discours.

«Sire, dit-il, c'est entre nous à la vie, à la mort; j'ai servi votre oncle fidèlement, j'ai reçu deux blessures, l'une à la cuisse et l'autre à la jambe.»

—L'Impératrice de rite.

Inutile de vous dire que le capitaine en question fut arrêté dans sa peroration.

—Deux jeunes têtes s'arrêtaient devant un prétre noir du plus bel élène, arrivé depuis quelques jours à Paris.

—Tiens! il n'est rien que ça noir! s'écria Polyte.

—Tu vois donc pas que c'est pour faire les entretiens! répond son camarade.

—Encore une étoile qui file...

Reflexions philosophiques sur l'éclipse du soleil.

1
Le soleil éclaire le monde
Par son éblouissant flambeau.
Sans lui, l'obscurité profonde
Régnerait comme en un tombeau.
Hier palissait sa lumière
Vers le déclin de sa carrière,
Comme engourdi par le sommeil,
Là-haut se voilait le soleil.

2
De la lune le disque sombre,
Dans l'éther suivant son essor,
Vint intercepter par son ombre
Le grand globe aux rayons d'or.
A travers la vaste étendue
Des témoins pénétrait la vue;
Un verre noir, simple appareil,
Servait à lorgner le soleil.

3
Dans les ténèbres d'un autre âge,
Ce phénomène redouté
Montrait un sinistre présage
Aux regards de l'humanité;
Mais le progrès de la science
Bannit cette folle croyance.
De nos jours, plus d'effroi pareil
Pour une éclipse du soleil.

4
L'astronome indique d'avance
Le flux et le reflux des mers;
Il calcule le poids immense
L'orbite des globes divers.
Observant leur marche lointaine,
Il sait, d'une façon certaine,
L'heure où du lever vermeil,
Soit de l'éclipse du soleil.

5
On vit briller comme des astres
Ici-bas d'heureux conquérants;
Mais parfois d'effrayants désastres
Suivent les exploits les plus grands.
Tel qu'à cette heure, sur le globe,
L'éclosion de la grande enverme,
Bientôt dans la nuit sans réveil,
Tombe... autre éclipse de soleil!

6
L'âme, cette étoile qui guide
Chaque mortel sur son chemin,
Aujourd'hui lui tend son égide
Et le laisse aller demain.
Quand le corps penché sur la tombe,
Sous la faux de la mort succombe,
Et le dard de l'éternel sommeil
Et ne verra plus le soleil.

Berryer, Rossini, Lamartine,
Quels noms à jamais glorieux!
Requies des dons précieux.
Leur esprit, célèbre éternel.

